

Eric Villeneuve

La lune seule

Roman



P.O.L.

La lune seule

DU MÊME AUTEUR

GROUGE, Hachette/P.O.L, 1981.

LE MORTICIEN, P.O.L, 1987.

Eric Villeneuve

La lune seule

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-496-9

Pour Valérie

UN

Le rêve, pour me visiter, a déplacé un arbre. J'occupais le grand lit métallique d'une chambre dégarnie de meubles. Je dormais depuis peu, selon une ligne floue. Les oiseaux noirs associés à nos songes nocturnes n'engageaient pas le combat avec moi. Tout au plus mon sommeil les accompagnait-il dans le registre passif du vol plané.

Soudain, un bruit me réveilla, en provenance du balcon. Quelqu'un, semblait-il, déplaçait l'un des lourds pots faisant office là-bas de séparation entre les chambres. Je me levai aussitôt, moins pour me rendre compte de ce qui se passait que pour rejoindre la pleine clarté lunaire vers la porte-fenêtre : en un instant, la sensation d'une carence sur ce plan avait éclipsé mon désir de surprendre

l'inconnu. L'on peut, plusieurs années durant, accumuler les veilles au détriment de la vie matinale et demeurer pourtant un être à faible retenue de lumière lunaire, comme s'il manquait en nous le relais qui permettrait à la lune de déterminer notre mode de vie.

Près de la porte-fenêtre, le plancher offrait le spectacle d'une illumination sous voile. Je commençai à me balancer d'une manière infime, sans bouger les pieds, me rapprochant peu à peu de l'effort inconscient par lequel on puise la clarté lunaire.

Au terme de cette station bénéfique, une certaine curiosité me revint quant au visiteur nocturne.

Sur le balcon, deux rangées d'arbustes touffus prolongeaient les murs de la chambre. Du côté gauche, une inégalité dans l'alignement des pots attira mon attention. Toutefois, je n'osai m'approcher des arbustes et les déplacer à mon tour pour suivre la piste.

L'image d'Evan Eholme, le seul être susceptible de me conseiller en la circonstance, s'imposa comme je fermai les yeux un moment. Aller en pleine nuit frapper à la porte d'un homme dont j'ignorais l'existence vingt-quatre heures plus tôt ne m'intimidait pas comme m'intimident les arbres.

Je reculai jusqu'à la tête du lit métallique.

Mains dans le dos, je m'accrochai au châlit. La clarté répandue sur le plancher devant la porte-fenêtre ouverte formait une nouvelle image : celle d'un blanc-seing lunaire donné à tout mystérieux visiteur.

Lâchant le cadre métallique, je reculai encore pour gagner l'encoignure où j'avais disposé mes vêtements avant de me coucher. Je les remis et sortis.

Dans le couloir, des veilleuses permettaient de se diriger sans actionner la minuterie. Leur répartition semblait aléatoire et l'éclat de chacune était différent, comme si l'on avait remplacé les petites balises en usage près des interrupteurs collectifs par une cohorte de lucioles.

Arrivé devant la porte d'Evan Eholme, je frappai plusieurs fois. Pour me prémunir contre une gêne trop vive à son égard, je me remémorai le caractère déconcertant de son accueil, la veille, au port. D'emblée, il m'avait présenté – en me suggérant d'en choisir un – deux échantillons de sable contrastés : le blanc d'un haut-fond, le gris d'une plage volcanique.

« Le gris ! lançai-je dès que la porte s'ouvrit. Pardonnez-moi de vous répondre si tard : le sable gris d'origine volcanique. Je choisis celui-là. »

Evan Eholme s'effaça de bonne grâce pour me laisser passer. Sa chambre étant meublée, je pus

m'asseoir. Je perçus avec un temps de retard qu'il m'appelait par mon seul prénom.

« Entrez, Samuel. »

Aussi glabre que dans la journée, il portait une élégante tenue d'intérieur. Ses yeux vifs, très ouverts, m'engageaient à le consulter.

Dans un coin de la chambre, je remarquai une malle ancienne qui servait de support pour d'autres bagages. La mienne, après une traversée réussie, s'était perdue sur le chemin du débarcadère. Le souvenir de cet incident me renvoya, assez loin des faits, à la part de soulagement que comportent certains échecs. J'éprouvai moins de réticence, alors, à engager la conversation :

« Dans ma chambre, on a enlevé le ventilateur avec les meubles. Mais j'aime les plages de clarté lunaire qui le remplacent. Elles aussi apportent de la fraîcheur. »

Laissant passer un silence, je trouvai un ton différent pour parler du visiteur qui aurait foulé le plancher éclairé de la sorte si un bruit ne m'avait alerté :

« Quelqu'un a voulu jouir comme moi du climat subtil près du lit métallique ! Sans doute un homme habitué à marcher en étouffant ses pas, à se glisser par les fenêtres ! Mais nul ne peut venir dans cette chambre en clandestin, au risque de devenir un profanateur ! »

Pour qui ne s'exprime avec fébrilité que sous l'effet d'une grande fatigue, pareille envolée était préoccupante.

« Fermez les yeux, Samuel, intervint Evan Eholme. Dans cette chambre-ci, nul ne peut poser les bonnes questions sans fermer les yeux. Oublions un moment votre visiteur. Que dire de lui, si tôt, puisque vous ne l'avez pas vu ? »

Oublier mon visiteur, une fois déjà je l'avais fait, pour aller m'imprégner de la pleine clarté lunaire devant la porte-fenêtre. Je ne protestai donc point.

« Vous dormiez dans la chambre où je vous avais conduit, poursuivit mon interlocuteur. L'absence complète de bagages, la rareté du mobilier et ce poids en moins dans l'atmosphère grâce à la clarté lunaire, tout cela a permis que votre esprit se vidât afin d'accueillir un rêve différent. Nous y reviendrons. Sans doute est-ce un bruit qui vous a réveillé ? Rien de plus décisif, j'imagine, puisque vous ne connaissez pas votre visiteur... »

J'approuvai d'un hochement de tête.

« Quel bruit, Samuel ?

– Le raclement d'un pot sur le balcon.

– Ce bruit, l'avez-vous entendu une seconde fois ?

– Non.

– Etes-vous allé sur le balcon afin de vous rendre compte ?

– Oui, peu après.

– Le pot s’y trouvait abandonné tel quel ?

– Non, il était presque à sa place normale.

– Comme si l’inconnu avait commis une maladresse, une seule, en rangeant le pot ? Alors qu’il se retirait, donc, au tout dernier moment et non à son arrivée ?

– En effet, je le découvre à présent.

– Pour ma part, je le pressentais. Au seuil de la chambre que vous décriviez, aucun échec n’était possible. La visite a bien eu lieu. Mais il ne faut pas chercher trop vite à désigner quelqu’un. Réfléchissons plutôt sans déplacer notre regard, sans quitter ce qui l’a séduit. Il fait nuit, Samuel, et votre sommeil placé sous le signe de la lune ressemble à un rêve. Un rêve accompli, je crois : quel meilleur souvenir pourriez-vous évoquer spontanément ? Un rêve singulier, toutefois, puisqu’il se contentait d’être la sérénité du dormeur, si neutre qu’un esprit non préparé risquait d’en négliger la valeur propre, plutôt enclin à le considérer comme un prélude, l’annonce d’un événement, d’un songe vraiment déterminant, lui, peut-être incarné dans un visiteur inquiétant. Effectivement, réveillé par un bruit, basculant aussitôt dans l’angoisse que coiffait ce rêve bienfaisant, vous avez imaginé la venue d’un

intrus. Puis, d'instinct, vous êtes retourné, je le sens, à la source du rêve bienfaisant. Ecartant la piste de l'intrus, vous avez choisi la lune. Oui, Samuel, votre visiteur était d'abord un rêve de cette nature. »

La parole d'Evan Eholme produisait sur moi l'effet du rêve auquel il croyait. Je tentai néanmoins de rompre le charme, tant je doutais qu'un rêve semblable ait pu me choisir :

« Mais qui était-ce ? Quelqu'un est venu, en tout état de cause. Un arbre a été déplacé. J'ai bien entendu quelqu'un...

– La question est : qui vient dans votre chambre pour vous regarder dormir ? »

Evan Eholme avait répliqué avec une assurance parfaite. Il semblait que la qualité de mon visiteur pût être reconnue dans le monde du rêve, appréciée à ce niveau-là, sans que pour autant fût niée la réalité de sa présence.

Je résolus d'adopter le même point de vue puisque j'étais venu chez Evan Eholme afin qu'il me guidât. La seule question opportune restait donc la sienne : qui vient dans votre chambre pour vous regardez dormir ?

Vivement, je rouvris les yeux, car je ne savais pas. Cherchant un appui dans son regard, je crus y lire au contraire une condamnation – celle d'un homme incapable de comprendre qui peut être animé du seul désir de le regarder dormir.

Un temps de latence s'ensuivit, après lequel je marchai seul dans le couloir – l'esprit vide, je regagnai ma chambre.

Une fois arrivé, je m'allongeai sur le lit métallique puis fermai les yeux.

Bientôt le sommeil s'annonça et, avec lui, le rêve d'un interlocuteur conciliant, posant une question dans le seul but d'offrir la réponse :

« Qui vient dans ta chambre te regarder dormir ? Mais celui ou celle qui t'aime ! »

Et pour que je découvre, à travers un sommeil paisible, qui m'aimait, Evan Eholme lança vers moi, au ralenti, une poignée de sable. Du sable gris, d'origine volcanique.



Des grillages entouraient les principaux bâtiments sinistrés. Sur les ruines de belle hauteur poussaient des buissons épineux qui résistaient à tous les vents, tels les nuages blancs au sommet de la montagne. On apercevait très peu de toits – de simples plaques de tôle, jamais fixées, retenues par un semis de grosses pierres. L'ancienne capitale tardait à se repeupler. Même les premières familles qui s'étaient établies ici après la catastrophe semblaient hésiter encore à y vivre.

Leurs maisons de fortune dataient de plusieurs années.

Dans la rue principale, des poteaux en bois soutenaient un câble unique, parallèle au rivage. La chaussée était lisse et lactée, à l'image d'un matériau qui ne travaille pas, ni l'été avec les flux d'automobiles, ni l'hiver avec le froid : rien de cela en douze mois pour la cité sous le volcan.

Si je devais habiter ici, désormais, l'endroit où je me tiendrais le plus souvent serait le groupe de palmiers nains à l'ombre duquel j'avais repris mon souffle, un peu plus tôt sur la plage. Abandonnant l'exploration de la ville, j'y retournai.

Je souris en approchant de la plage. Je ris un peu, même, comme en réponse à des attouchements légers, une invite au jeu. Or il n'y avait personne à proximité. Marquant le pas, je n'eus guère le temps de me troubler car l'idée s'imposa soudain que je vivais les prémices d'un grand bonheur. Quelque part, une autorité prenait de multiples dispositions dans cette perspective : voilà quels mouvements secrets m'effleuraient. J'imaginai alors que derrière certains inflexions de la destinée œuvrait un grand conseil, une assemblée de fantômes bienveillants. Laconique, une double étoile éclairait mon cas : élu pour des raisons mystérieuses, plongé au cœur d'une intense activité spirite.

Je ris de plus belle. En plein soleil, mille fantômes agissant de concert faisaient seulement l'effet d'attouchements légers.

Avant d'entrer sur la plage, je remis de l'ordre dans ma tenue et me déchaussai, comme pour ménager le pont d'un précieux vaisseau.

Sous les palmiers, l'ombre avait disparu. C'était l'heure la plus chaude de la journée. Je m'adossai néanmoins à l'un des troncs.

Bientôt, des turbulences se formèrent à l'horizon. Peut-être s'agissait-il d'une illusion, d'un trouble visuel lié au fait que, malgré la forte luminosité, je gardais les yeux ouverts ? La question fit long feu : non, le bleu du ciel entraînait véritablement en effervescence.

Ce phénomène était sans rapport avec un changement de temps. Au début, les turbulences de l'azur investirent l'horizon marin. Puis elles se mirent à progresser en longueur. Elles tracèrent une voie dans le ciel jusqu'à un point central au-dessus de la ville.

Je n'en vis pas davantage. Mes mains se plaquèrent d'instinct devant mes yeux (en moi l'euphorie était à son comble, comme si le courant bleu dans le ciel m'avait aspiré au passage).

C'est à ce moment que j'entendis une respiration essoufflée – essoufflée mais joyeuse, vibrante.

Voici quels chemins emprunter, Samuel. Voici quels mondes découvrir à ta suite.

Une cité lunaire sur un champ de lave.

Un désert marécageux que traverse un jeune couple.

Un laboratoire dont l'activité nocturne est solitude.

Une institution abandonnée par les siens.

Une ville endormie où se constitue un équipage balnéaire.

Une dune habitée.

Un phare sur un cadran bleu.

Une île lissée par les vents – puis l'île d'une seule famille.

Une plage matin et soir.

Une ligne de tramway dans une capitale en guerre : pour aller d'un champ de bois flotté à une aire d'envol.

Chaque fois, Samuel, l'aventure recommence. Grâce à l'amnésie. Quand elle œuvre pour la destinée, l'amnésie, sans relâche, ouvre des mondes nouveaux.



80 F
936241-3
ISBN : 2-86744-496-9
01-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS